

Plateforme, de Michel Houellebecq

"Dès qu'ils ont quelques jours de liberté, les habitants d'Europe occidentale se précipitent à l'autre bout du monde en avion, ils se comportent littéralement comme des évadés de prison. Je ne les en blâme pas ; je me prépare à agir de la même manière"...

Ecrit en 4ème de couverture de son roman **Plateforme**, Michel Houellebecq.

Michel, le personnage central du livre- et dans le livre donc- vient d'enterrer son père et se rend en Thaïlande, en voyage touristique...

Il rencontre dans le groupe dont il fait partie lors de ce voyage organisé par un *touropérateur*; Valérie, qui est cadre dans une société de voyages "Nouvelles Frontières".

Michel jette un regard cynique sur la société occidentale. A vrai dire son regard est à mon sens, un regard que je qualifierais de *lucide* et de *sarcastique*... Et par moments *tragique*... Un regard que je partage...

Michel, à son retour de Thaïlande, devenu l'amant, le compagnon de Valérie, confie à Valérie et à Jean Yves, l'associé et supérieur hiérarchique de Valérie, sa théorie sur les vraies motivations des Européens en quête de "sensations fortes"... Lesquelles "sensations" il faut le dire, ne sont pas, à priori, dans un contexte "d'éthique et de morale" -de "pure façade"- ouvertement exprimées...

Il faut noter que l'histoire que nous raconte Michel dans son livre, se situe au tout début du 21 ème siècle, c'est à dire dans les années 2000/2001... Mais que cette histoire, en fait, se déroule dans un contexte d'actualité qui est très proche de celui des années 2010/2015... Comme si Michel Houellebecq avait *pressenti* l'évolution du monde avec dix ans d'avance... **Plateforme** a été en effet édité (1er dépôt légal) en octobre 2002.

Dans une lutte féroce entre grands groupes pour le profit, la rentabilité, la performance, le corps de la femme, de l'homme, très jeune, devient une marchandise... Aussi le "tourisme sexuel" progresse-t-il à grands pas dans les "pays en voie de développement".

... En page 43 de l'édition de poche J'AI LU, nous lisons ceci, en introduction du chapitre 5, de *Rachid Amirou* :

En somme le tourisme, comme quête de sens, avec les sociabilités ludiques qu'il favorise, les images qu'il génère, est un dispositif d'appréhension graduée, codée et non traumatisante de l'extérieur et de l'altérité".

Une approche, une définition ou un concept si l'on veut, du tourisme dans les années présentes en effet, qui me semble correspondre tout à fait à ce qu'attendent bien de gens désirant se rendre dans un lieu de vacances éloigné du lieu où ils vivent habituellement. Ce caractère *non traumatisant* d'un environnement qui a été en quelque sorte prévu,

planifié, organisé, "aseptisé" pourrait-on dire ; leur convient. Bien sûr, il y a -pour les plus "aguerris" ou endurcis ou "plus aventureux" on va dire- une approche plus graduée dans la difficulté (un peu comme par exemple dans l'ascension d'un haut sommet, avec un équipement adapté)...

Les relations -en général assez superficielles, de courte durée et pour l'essentiel s'établissant autour d'activités ludiques, sportives- s'inscrivent bien elles aussi, dans ce *dispositif codé et non traumatisant de l'altérité*, convenant parfaitement à l'attente du plus grand nombre...

Extension du domaine de la lutte, de Michel Houellebecq

“La difficulté, c'est qu'il ne suffit pas exactement de vivre selon la règle. En effet vous parvenez (parfois de justesse, d'extrême justesse, mais dans l'ensemble vous y parvenez) à vivre selon la règle. Vos feuilles d'imposition sont à jour. Vos factures, payées à la bonne date. Vous ne vous déplacez jamais sans carte d'identité (et la petite pochette spéciale pour la carte bleue !...).

Pourtant, vous n'avez pas d'amis. “ [page 12, édition J'AI LU]

... “Pas d'amis”, dirais-je, autres que ceux qui sont inscrits sur votre page de Facebook... Quoiqu'à mon avis il n'y a guère beaucoup de différence entre les “amis” de Facebook et les “amis” dans la “vraie vie” (rire)...

En fait, je crois que dans la règle, il y a beaucoup d'amis... Mais je crois aussi que la règle c'est une sorte de paysage large comme un grand tapis de salon salle à manger, sur lequel un train électrique a été installé. Et plus le train a de wagons, plus il peut changer de locomotive, plus il y a de rails, d'aiguillages, de petits arbres en plastique, et même de petits personnages, avec des vaches, un petit toutou, des barrières, des signaux... Et plus il y a de monde, autour du tapis, dans le salon, pour voir le train, le joli train...

“Je n'aime pas ce monde. Décidément, je ne l'aime pas. La société dans laquelle je vis me dégoûte ; la publicité m'écoeure ; l'informatique me fait vomir. Tout mon travail d'informaticien consiste à multiplier les références, les recoupements, les critères de décision rationnelle. Ça n'a aucun sens. Pour parler franchement, c'est même plutôt négatif ; un encombrement inutile pour les neurones. Ce monde a besoin de tout, sauf d'informations supplémentaires.”

La plupart des “boulots” dans les pays tels que la France où l'on ne “produit” plus, où l'on ne “fabrique” plus, où il n'y a plus d'industries ; sont des boulots d'économie de consommation et de services dans lesquels on “galère” pour “fourguer” à une clientèle sans cesse ciblée et harponnée, des produits la plupart du temps superflus, voire inutiles... Le pire étant certainement dans le domaine des technologies dites “nouvelles” (téléphonie mobile, informatique et applications liées)...

“Dans la soirée (c'est le 31 décembre) je téléphone à SOS Amitié, mais c'est occupé, comme toujours en période de fêtes. Vers une heure du matin, je prends une boîte de petits pois et je la balance dans la glace de la salle de bains. Ça fait de jolis éclats. Je me coupe en les ramassant, et je commence à saigner. Ça me fait bien plaisir. C'est exactement ce que je voulais.” [page 128]

Bravo ! ... Dis-je, à la lecture de ce passage... Pour ma part, au lieu d'une boîte de petits pois (ou de cassoulet William Saurin) lancée sur la glace de la salle de bains (ou depuis le balcon d'un appartement situé au quatorzième étage d'un immeuble HLM à Cergy Pontoise)... J'aurais donné un grand coup de hache sur l'écran d'une télé...

Extension du domaine de la lutte, roman

Voici l'odyssée désenchantée d'un informaticien entre deux âges, jouant son rôle en observant les mouvements humains et les banalités qui s'échangent autour des machines à café. L'installation d'un progiciel en province lui permettra d'étendre le champ de ses observations, d'anéantir les dernières illusions d'un collègue -obsédé malchanceux- et d'élaborer une théorie complète du libéralisme, qu'il soit économique ou sexuel. [quatrième de couverture]

Ce roman, dont le premier dépôt légal est en août 1997, a donc été écrit lors de cette époque “transitoire” des années 90 du siècle dernier... Et, curieusement l'histoire me semble “tout à fait actuelle”...

Un roman russe, d' Emmanuel Carrère

Ce roman d'Emmanuel Carrère, scénariste, écrivain et réalisateur, fils d'Hélène Carrère d'Encausse ; c'est celui de deux personnages : le grand père maternel de l'auteur, qui, après une vie tragique, a disparu à l'automne 1944, sans laisser de traces, sans que l'on ne le retrouve jamais vivant ou mort... Et d'un jeune Hongrois Tomas Andras, entraîné dans la Wehrmacht et capturé par l'Armée Rouge en 1944, puis interné en 1947 dans un hôpital psychiatrique à Kotelnitch, ville située à 800 km au nord est de Moscou. Durant 53 ans, Tomas Andras demeure là, enfermé dans cet hôpital, oublié de tous ; et en Hongrie, on le croit mort, puisque 80 000 soldats hongrois ont été portés disparus après la guerre. Mais Tomas Andras est retrouvé, en 2002, tout à fait par hasard, et le gouvernement hongrois organise son rapatriement.

Mais il y a aussi dans ce livre, au début de la 3^{ème} partie, cette lettre ouverte adressée à sa compagne Sophie en 2002, une lettre qu'il dit avoir publiée dans Le Monde, très personnelle, à vrai dire pornographique... Et là, ayant lu d'autres ouvrages de cet auteur, dont Limonov et L'adversaire, je n'en reviens pas, de la part d'Emmanuel Carrère, de cette lettre qui est « un monument d'exhibitionnisme sexuel »... (L'on ne voit même pas ça, à ce point là, dans ces détails et avec cette précision quasi « chirurgicale » dans les gestes accomplis, sur certains réseaux sociaux ou forums du Net où des gens mettent sur la scène publique leurs « expériences »!)

Certains auteurs « en vogue » tout comme d'ailleurs bon nombre d'aspirants écrivains, se « mettent en scène » dans un ouvrage autobiographique, où ils racontent leurs amours ratés, leurs expériences sexuelles, où ils versent dans le récit intime... Je trouve tout cela déplorable, d'un exhibitionnisme outrancier, et je me dis que, quand on est un auteur connu tel qu'Emmanuel Carrère et de surcroît fils d'Hélène Carrère d'Encausse, de l'Académie Française, il y a gros à parier qu'un public « qui n'attend que ça », que de telles « révélations » aussi intimes et surtout aussi pornographiques » (car c'est bien là, de la pornographie et non pas de la littérature), sera d'autant plus large, d'autant plus demandeur !

A la limite, j'arrive à me dire, ayant lu Emmanuel Carrère dans des ouvrages tels que Limonov ou L'adversaire, ouvrages qui m'ont vraiment interpellé « positivement » on va dire ; que cette lettre qu'il dit avoir publiée dans Le Monde, n'est rien d'autre- peut-être rien d'autre- qu'une manière de « provoquer », de dénoncer un « état de choses »...

Céline, l'homme en colère, de Frédéric Vitoux

Frédéric Vitoux, de l'académie française, fut en 1968 l'un des premiers étudiants français à entreprendre une thèse consacrée à l'auteur du *Voyage*, parue en 1973 sous le titre *Louis Ferdinand Céline, misère et parole* (Gallimard)...

En janvier 2009, Frédéric Vitoux publie *Céline l'homme en colère*...

Voici ce qu'écrit Frédéric Vitoux dans son introduction à « Céline, l'homme en colère » :

« *Un écrivain happé par l'université...*

... Il a été disséqué, laminé, écartelé, embaumé – de thèse en conférence et de colloque en diplôme. Là aussi, le phénomène s'est révélé mondial. Des universitaires australiens lui ont consacré dans leurs revues des numéros spéciaux, des universitaires italiens se sont penchés sur ses hallucinations romanesques. Des études savantes ont été publiées par-ci, par-là, sur les structures stylistiques de sa langue, la répétition chez lui de quelques tournures syntaxiques, les fonctions de ses néologismes... D'autres universitaires s'épuisent encore à dresser des lexiques, des catalogues, des index, des tableaux analytiques de sa vie et de son œuvre. Bref, Céline est mis en fiches, son texte saisi par les ordinateurs et la proie des moteurs de recherche... »

... Il en est de même pour quelques autres écrivains ou poètes entre autres Arthur Rimbaud, Marcel Proust... Sur l'oeuvre desquels « planchent toujours » les universitaires, les critiques, les chercheurs...

Mais il est à mon sens, comme *une vérité éternelle* ou plus exactement *une réalité éternelle* : « l'on est tout seul dans sa peau jusqu'à la fin de ses jours » et cela quoiqu'il soit dit, écrit, disséqué, commenté, interprété, de l'homme ou de la femme écrivain, poète, artiste... par les universitaires, les chercheurs, les biographes, et en règle générale tout un chacun... De même que « l'on est tout seul dans sa peau jusqu'à la fin de ses jours » en tant qu' *être ordinaire de ce monde* au beau milieu de ses proches, de ses connaissances, de tout un chacun aux alentours et cela quoique ces proches, que ces connaissances et tout un chacun puissent dire de ce que l'on est, de ce que l'on fait...

Et Céline écrit dans une lettre à Milton Hindus du 22 juin 1947 :

« Je m'intéresse peu aux hommes et à leur opinion, et même pas du tout... C'est leur trognon qui m'intéresse... pas ce qu'ils disent, mais ce qu'ils font... La chose en soi... presque toujours le contraire de ce qu'ils racontent, c'est là que je trouve ma musique dans les êtres... Mais malgré eux... »

Cette lettre fait écho à une simple et exemplaire profession de foi du médecin des pauvres

qu'a été Louis Ferdinand Céline (de son vrai nom Destouches) :

« *La fuite vers l'abstrait est la lâcheté même de l'artiste – Sa désertion.* » (lettre à Elie Faure du 2 mars 1935)...

Le « trognon » n'est-il donc pas la « peau » autrement dit la réalité intérieure, profonde, authentique, en dehors de tout regard porté par les autres, de l'être ?

Et, fuir cette réalité intérieure, profonde, authentique de l'être, s'absoudre de cette réalité par les artifices de l'abstraction, c'est à dire par une représentation qui n'a plus rien à voir avec la réalité première ou qui est une contrefaçon, une contrefaçon même « habile » si l'en est, de cette réalité... C'est, cela s'assimile à de la désertion, de la lâcheté de la part de l'artiste... Car la réalité s'impose et exige que l'on se confronte à elle dans toute sa dimension, de sa surface jusqu'en sa profondeur ; et que l'on ne baisse pas les yeux vers le sol, là où s'étend ce qui n'est que le reflet ou la représentation « cultuo-culturelle de confort relatif », de cette réalité...

Écrivain maudit, controversé, ordurier, consacré... (et tout ce que l'on peut en dire) *Avec cependant son style ajouré, éclaté comme de la dentelle...* ? L'oeuvre de Céline, à l'exception de *Voyage au bout de la nuit* et de *Mort à crédit*, reste encore aujourd'hui, largement ignorée du « grand public » mais aussi d'un certain nombre d'intellectuels de formation universitaire...

Et que dire de tous ces écrivains qui, d'une manière ou d'une autre pour telle ou telle raison se réclament de Céline, tout comme d'ailleurs ils peuvent aussi se réclamer de tel ou tel auteur ?... Que dire, oui, de ces critiques littéraires s'exclamant à propos de tel écrivain « c'est du pur Céline »... Alors qu'en vérité, oui, « on est tout seul dans sa peau jusqu'à la fin de ses jours » ?

Ce n'est -peut-être- que par le « trognon », ce « petit bout de trognon pris en pleine poire »... Que tu parviens, à peine le temps d'une étincelle de lumière traversant le ciel de nuit, à ne plus être « tout seul dans ta peau »...

« La vraie bibliothèque n'est pas rose », dicit Léon Daudet en 1932...

... Léon Daudet, dans le journal *Candide* le 22 décembre 1932, écrivait à propos de Céline et de son « *Voyage au bout de la nuit* », que « assimiler Bardamu (le personnage de *Voyage au bout de la nuit*) à Céline-Destouches, ou assimiler Panurge à Rabelais, ou identifier Molière à Tartuffe... C'est limiter la littérature française à des ouvrages de patronage et de sucrerie plus ou moins épicés, qui obtiennent des prix et mentions académiques, sans laisser ici-bas aucune trace autre que la bave argentée du colimaçon. Encore une fois, comme je l'ai dit à propos de Gide, et comme je ne cesserai de le répéter,

les lettres ne sont point un divertissement de jeunes filles ni de frères lais, et la vraie bibliothèque n'est pas rose. La littérature, c'est la vie fixée et non plus seulement coulante. [...]

... C'est bien là ce que je pense – et cela « ne s'arrange pas avec les années qui passent et quand je vois ce qui trône bien en évidence bien en pétance sur les étals de France Loisirs et des librairies multimédia » - de ce que devrait être la littérature française (pour la différencier de toutes les traces argentées des productions livresques, romanesques actuelles)...

Et là où ça devient « épique », à « mourir de rire » plus encore qu'à en crever d'indignation... C'est quand ça pète bien salé, bien érotique, bien en dehors des clous, bien scandaleux bien provocateur, bien je-m'en-foutiste-exprès de la grammaire et de la syntaxe, en un mot bien anti/anti, voire toutordurier followé à perte de vue, et tenant le devant la scène, médiatisé salué par tout le monde et érigé en « œuvre », applaudi dans les festivals et derrière tout ça, les tiroirs-caisses qu'on arrive plus à refermer tellement ils sont pleins d'oseille, et les gros culs qui font rateau sur tout ce pognon comme Vinci fait rateau sur les péages d'autoroute et de parkings !

Merde, c'est à te déguster d'être anarchiste, à te dire que t'en foutrais plein la vue plein la lampe à tous ces crétiens friqués un coup j'avale un coup je défèque, qui attendent que ça pour soit disant se mettre le nez au vent... Si d'aventure t'avais du succès !

Merde, plutôt crever la gueule ouverte comme le dernier des pèquenots, que de rentrer dans la combine là !

... D'ailleurs Louis Ferdinand Céline de son vrai nom Destouches, qu'est-ce qu'il dit lui-même après la parution de son « Voyage » ? Il dit que son livre on pouvait même le trouver chez le « papetier du coin », c'est dire qu'il a été acheté (acheté plus que véritablement lu de A jusqu'à Z à mon avis) par des centaines de milliers de gens (il est vrai qu'on était à une époque où un poste de TSF coûtait 2 mois de salaire, où la télé était encore dans des cartons, et où l'on se rendait tout juste une fois l'an à un petit spectacle de forains, où le cinéma sortait du muet, et où on fumait des clopes à longueur de journée, où y'avait que le bistrot du coin pour se distraire et « refaire le monde »...

Et ça a été un peu pareil quoique dans une moindre mesure, avec « Mort à crédit »...

Après ces deux livres, « peau d'zobi », c'est la déferlante des anti/anti, l'insuccès, la mise au pilori, le Louis Ferdinand devenu un pestiféré, et Guignol's Band, tu le trouvais plus chez le papetier du coin ! Et encore moins -et pour cause- L'école des cadavres et Bagatelle pour un massacre ! Et pour finir (mais en fait c'est pas fini et ça sera jamais fini), le Frédéric Mitterrand ministre de la Culture sous Sarkozy, qui sort Céline du Panthéon de la littérature française !

... Comme quoi on veut bien encore qu'on chie de traviole et bien puant tant que ça amuse et pour se mettre le nez au vent... Mais faut pas dépasser la mesure et dès que « ça va plus ça passe plus » on arrête on censure on enterre on fout aux orties !

Lou Moun'diale !

J'imagine... J'imagine... et dans la foulée je caricature un peu mais bon c'est l'habitude chez moi et ça fatigue... fatigue en fait toujours les mêmes... ... Le bobo de drouatte/degoche fana de foot plus ou moins un peu friqué sur les bords, qui débarque à l'aéroport de Sao Paulo ou de Rio, pour un mois le Mondial, qu'a galéré six mois avant pour dégoter un hébergement dans une pension ou un hôtel et qu'a fini par trouver pas trop près/pas trop près de la favela la plus mal famée véritable creuset de troubles sociaux anti mondial... Il débarque, le bobo, avec sa casquette de pèpère ou de geek branché, sa p'tite sacoche en cuir de vache, ses pompes adidas et ses fringues de marque, son portable internet quat'gé, sa p'tite morue en short moulant p'tit dessus super échancré, tifs peints en bleu blanc rouge ou même en vert lézard lumineux... Il débarque il débarque... V'là-t-il pas que dès qu'il déambule sur le grand patio là où y a les grands hôtels, il se fait alpagner son portable et sa p'tite sacoche en cuir de vache par un de ces désespérados que l'moundiale a laissé sur le carreau au fin fond d'sa favela pourrie de misère de drogue de baston de prostitution de trafic d'armes de guerre... Et avant un match des bleus, merde le bus des bleus se fait coincer en plein boulevard du front de mer par une bande de gangsters armés de kalachnikov made in Russia, tout le monde descend les mains sur la tête, par ici les montres rolex, et toute la quincaillerie à dix mille euros le moindre piercing plus petit qu'un moucheron, par ici les ceintures bourrées de dollars et d'euros des fafiots de cent de cinq cent... Remarquez avec les équipes d'Angleterre ou d'Allemagne ou d'Italie, c'est le même topo l'embuscade carabinée le car immobilisé par trois quat' quat pick up la batterie pointée sur le car... Du coup le match retardé, sans compter la manouf monstre anti mondial des miséreux devant le stade, la police débordée et finalement obligée de tirer dans le tas bonjour le concert d'hémoglobine les pépés et mémés des touropérateurs qui s'évanouissent, le ballet des ambulances et des pompiers... Et merde, à la pension Moradona pourtant loin de la favela la plus mal famée, c'est loin d'être le pied pour le bobo de drouatte/de goche qu'a galéré trois mois durant pour dégoter cette piaule, y'a pas d'internet, pas de quat'gé, les chiottes sont sur le palier, et la nuit c'est un tel boucan un tel raffût qu'y a pas moyen de dormir...

C'est ça le moundial' : ou t'as une suite dans un palace avec un taxi-hélicoptère pour t'emmenner au stade place réservée... Ou tu crèches dans une pension minable si possible pas trop près de la favela à hauts risques sociaux...

La guerre de Cent Ans, de Georges Minois

... Livre de poche, collection Tempus, éditions Perrin, 2010.

... « *Autant qu'un récit vivant et documenté, cet ouvrage sur la guerre de Cent Ans est un essai d'histoire totale...* » (4^{ème} de couverture)... qui nous montre à quel point ce conflit entre les royaumes de France et d'Angleterre, de 1337 à 1453, a marqué profondément le destin de l'Europe et contribué à l'émergence des nations ; car l'économie, la politique et l'idéologie ont pesé aussi lourd que les affrontements militaires et la diplomatie...

Jean II, dit « le bon », un très mauvais roi de France...

C'est à mon sens, l'un des pires de l'Histoire de France : un incapable, sans aucune envergure, un hésitant, un imbécile... Et sans aucune moralité...

Dans les années 1360-1364, Jean II est prêt à tout pour payer une partie de la rançon 600 000 écus, en vue de sa libération. Vu l'état du Royaume de France à cette époque (juste après le traité de Brétigny dont les conséquences sont pires que la guerre, notamment avec les Grandes Compagnies qui mettent toute la France région par région jusqu'au moindre village, en coupe réglée ; vu l'état des finances, la misère endémique et totale de millions de gens, les guerres que se livrent entre eux les Seigneurs, les compagnies, les soit-disant "alliés" du Roi d'Angleterre et du Roi de France ou de quelque duc... Il est impossible de réunir une telle somme de 600 000 écus... D'ailleurs, Edouard III roi d'Angleterre "révisera" ce montant astronomique et le réduira à 400 000 écus, dont, dans un premier temps, cent mille parviendra dans le coffre de l'abbaye de Saint-Bertin à Saint Omer (pas-de-calais)...

Jean II vend sa fille Isabelle âgée de 11 ans, au duc de Milan Galeazzo Visconti qui l'achète pour son fils de 8 ans ! Pour justement 600 000 écus ! (quelle honte!)

Mais comme cent mille écus sont versés au départ, il faut rapidement trouver le complément afin de régler la rançon à tout prix, le plus tôt possible. Les grands seigneurs, les nobles, les grands bourgeois, le peuple, personne ne veut contribuer à réunir la somme complémentaire, du fait de l'impopularité, déjà, de ce roi imbécile, minable et uniquement préoccupé de son confort personnel, des fêtes et banquets qu'il donne encore en dépensant de l'argent qu'il n' a pas... Alors Jean II lance un emprunt forcé sur les villes, sur le clergé, sur tous les hommes ayant quelque avoir, et cet argent est collecté avec des méthodes brutales dans une population exsangue...

Et le comble, dans l'histoire, c'est que le clergé Anglais (qui alors dépend encore du pape d'Avignon) et donc le peuple Anglais par conséquent, contribue pour 10% de ses ressources à la rançon de Jean II ! (puisque le pape a autorisé le prélèvement sur le clergé

Anglais comme sur le clergé Français)...

Finalement, ce roi imbécile et incompétent, Jean II "Le Bon" (on aurait dû l'appeler "Le Crétin") s'éteint le 8 avril 1364 au Palais Savoy de Londres après un hiver très froid, humide, où rôde la peste, la typhoïde, la grippe et la variole...

La France de 1360 à 1370 connaît alors des années bien plus noires encore, que celles de 1940 à 1944 !... Ou même, que celles, actuelles, de la France de Hollande en pleine crise économique, chômage massif et « affaires pourries » (quoique la comparaison avec les années noires de 1940-1944 soit disproportionnée)... Pas un bourg, pas un village, pas une campagne, toutes régions confondues de fond en comble, qui n'est été pillé, brûlé, détruit, ses habitants massacrés au mieux rançonnés, les femmes et filles de 7 à 77 ans violées, les récoltes saisies ou brûlées, sans compter les tortures, les pendaisons arbitraires, les écartèlements, dépeçages à la hache, les gens par centaines entassés dans les églises et brûlés vifs... Tout cela par les armées en déroute ou se combattant, par ces "Grandes Compagnies" de brigands, de seigneurs félon, organisées en sociétés avec leurs lois brutales, leurs codes, leur hiérarchie, tout cela dans l'anarchie la plus complète et sans que le pouvoir Royal (ou "légal" si l'on veut) puisse intervenir, quand il n'était pas lui-même complice, autant d'ailleurs que les Anglais occupant la moitié de la France!

... Sources :

La Guerre de Cent Ans, de Georges Minois, livre de poche...

Georges Minois est agrégé et docteur spécialiste de l'histoire culturelle. Je recommande également, comme auteur d'ouvrages d'histoire, Jean Christian Petitjean, auteur notamment de livres très détaillés avec nombreuses sources sur le règne et l'époque de Louis XIV...

La case de l'oncle Tom, de Harriet Beecher Stowe

Ce livre, LA CASE DE L'ONCLE TOM, de Harriet Beecher Stowe... Publié aux USA en 1851... J'ai le regret de le dire... Est un livre **raciste**...

Je m'explique :

Il faut replacer bien sûr, ce texte, dans le contexte de la vie économique et sociale d'avant la guerre de Sécession aux USA. En effet la cause abolitionniste de l'esclavage qui commençait alors à prendre de l'importance notamment dans les états du Nord des USA, s'est trouvée servie par le succès de ce livre, véritable plaidoyer contre l'esclavage...

Cependant, dans le contexte culturel, social, d'aujourd'hui, lorsque l'on lit ce livre l'on y trouve ce genre de phrase :

"Il habitait (Tom) une somptueuse résidence, considération à laquelle cette race impressionnable n'est jamais indifférente"...

Ce sont bien là les termes employés par l'auteur, Harriet Beecher Stowe, une femme écrivain qui défendait vraiment la cause des Noirs !

Dans tout le livre, les phrases de ce genre (et stéréotypes) sont légion, et de surcroît, que de passages de la Bible cités ! (passages évoquant la « malédiction » jetée par Dieu sur le peuple de Canaan, ou sur Cham, de fils de Noé qui découvrit la nudité de son père)...

Par moments, j'ai trouvé "enfantin" le style, l'écriture, les situations exposées... Un peu "mièvre", un tantinet "désuet" (décalage entre le genre littéraire populaire de cette déjà lointaine époque (milieu 19 ème) et le genre littéraire même "tous publics" d'aujourd'hui (début 21 ème fin 20ème)... Enfantin, mièvre mais aussi en même temps "baroque" (baroque dans le sens de "tarabiscoté et compliqué »), d'où une certaine lourdeur dans bon nombre de phrases...

... Déjà, de nos jours (je veux dire dans le contexte culturel actuel) le vrai non-raciste ne peut employer le mot "race" (terme qui devrait à mon sens être banni du vocabulaire et des dictionnaires vu qu'il n'a aucun sens puisque dans le genre humain il n'existe pas de "races" comme chez les chiens par exemple)... Chez l'humain on peut parler de différences, d'ethnies, de peuples, de nations, d'origines géographiques, sociales, culturelles ; de différences de modes de vie, de croyances... mais sûrement pas de "race"...

LA CASE DE L'ONCLE TOM, donc, lu aujourd'hui par des gens (et en particulier par des jeunes) qui se satisfont du genre de discours articulé sur les stéréotypes et clichés les plus communs, est un livre raciste...

Cela dit, LA CASE DE L'ONCLE TOM, demeure tout de même, "un grand classique de la littérature Nord Américaine du 19 ème siècle", un roman d'aventures et comportant néanmoins des thèmes de réflexion, une certaine "philosophie" empreinte de valeurs morales... Je le redis : il faut se mettre dans le contexte de l'époque, en ces années qui précédèrent la guerre de Sécession, et où les gens qu'ils soient du Nord ou du Sud avec

une vision du monde, de la société, différentes... étaient fortement influencés par l'église (les églises en fait, puisqu'il y avait déjà alors, de nombreuses confessions chrétiennes)...

Mais c'est vrai qu'aujourd'hui nous sommes dans un contexte socio-économique qui ne peut être comparé à celui du milieu du 19^{ème} siècle, dans la mesure où ce contexte a beaucoup évolué, s'est diversifié et est devenu plus complexe... Quoique certains "stéréotypes" ont "la vie dure" et sont toujours d'actualité...

... Voici quelle définition je donne au terme de racisme :

Le racisme c'est le fait de croire que dans l'espèce humaine il y a des races et que l'une ou l'autre de ces races est soit "inférieure" ou "supérieure" à l'autre, à une autre race... Et cela pour des raisons qui peuvent paraître "justifiées" aux yeux des racistes en fonction de croyances, d'observations, d'expériences vécues en des situations particulières, alors même que ces croyances et que ces observations n'ont pas de fondement scientifique...

L'on peut être cependant raciste dans le sens de croire qu'il y a des races dans l'espèce humaine, mais néanmoins être bienveillant, accueillant, tolérant, ami même, de gens d'une autre ethnie, et défendre la cause de ces gens lorsqu'ils sont déconsidérés, méprisés, exploités, exclus, marginalisés, réduits à la pauvreté, à la misère...

À contrario, n'est pas raciste toute personne qui ne croit pas qu'il y a des races dans l'espèce humaine...

Dans LA CASE DE L'ONCLE TOM, le livre de Harriet Beecher-Stowe, publié en 1851 ; il est évident que l'auteur(e) est "raciste" puisqu'elle écrit "les nègres", qu'elle use de stéréotypes, et qu'elle parle bien de "race"... Mais elle est "raciste" si je puis dire "dans le bon sens" (pour autant que l'on puisse considérer que l'on peut être "raciste dans le bon sens")... En effet, défendant la cause des Noirs, et servant la cause des abolitionnistes de l'esclavage en Amérique du Nord, l'on ne peut que louer, qu'être ému et convaincu de ce "racisme dans le bon sens", si bien exprimé...

Mais à mon sens, le "racisme dans le bon sens", c'est quand même du racisme... Et dans le contexte socio-économique-culturel actuel (et en évolution par rapport à ce qui prévalait au 19^{ème} siècle en Amérique et en Europe), et de surcroît avec ce que la Science a mis en évidence sur les origines Africaines de l'Homme... Le racisme, "dans le bon sens" ou dans le "mauvais sens", est un non sens, une absurdité, une survivance de ce qui prévalait au 19^{ème} siècle n'étant plus de mise de nos jours...

... Sans doute, au fond d'elle même, Mrs Beecher-Stowe n'était pas raciste (raciste dans le sens de penser que les Noirs « seraient des êtres inférieurs ».. Elle a défendu avec coeur, avec courage, avec détermination, de toute son âme, en tant qu'écrivain, et en tant que femme agissante, la cause des Noirs... Du mieux qu'elle a pu, à tel point d'ailleurs qu'elle

fut lue, que son livre a eu à l'époque, du succès, un certain retentissement...

Mais elle a dans son livre, usé de "stéréotypes" relatifs aux Noirs (stéréotypes qui pouvaient cependant rendre les Noirs plus sympathiques aux yeux des Américains de l'époque, ou stéréotypes aussi il faut le dire, empreints de quelque condescendance)...

Mais en réfléchissant, aujourd'hui encore, vis à vis des peuples d'Afrique, de certains peuples, de certaines catégories de gens partout dans le monde... L'on retrouve les mêmes stéréotypes, les mêmes clichés... qui sont discriminatoires...

Le peuple de l'Abîme, de Jack London

Je viens de terminer la lecture de ce livre "Le peuple de l'Abîme", de Jack London, célèbre auteur et écrivain américain (1876-1916), né John Griffith Chaney...

Bien que ce livre ait été écrit en 1902, il est, par ce qu'il décrit, par ce qu'il contient, encore aujourd'hui "d'une actualité brûlante", ou plus exactement d'une actualité qui ne fait guère trop la Une des grands reportages et émissions de Télévision, plutôt axés sur le sensationnel, sur ce "qui se vend bien", sur tout ce qui joue sur l'émotion des gens qu'en majorité nous sommes et qui sont friands de "belles histoires plus ou moins mélodramatiques"...

Rien à voir, donc, ce reportage "vécu au vrai", avec tout ce dont on nous gave à la télé dans le genre de ces séries américaines ou « novellas » sur certaines chaînes de la TNT... Ou encore avec ces « romans à succès et grand tirage » tout aussi mélodramatiques d'histoires d'amour raté ou d'intrigues compliquées avec des personnages qui sont tous des riches dans de belles demeures, et impliqués dans des affaires de famille, d'héritages et de secrets invouables...

Si de nos jours, particulièrement en France et dans la plupart des pays « développés », des lois protègent (ou sont censées protéger) les travailleurs, les salariés, d'une part ; et les pauvres, les chômeurs, les indigents, les handicapés d'autre part... Il n'en demeure pas moins que le « tableau » qui est celui que nous dépeint Jack London, de l'East End Londonien du début du 20^{ème} siècle, demeure toujours d'actualité...

Et ce qui est frappant, c'est la similitude des comportements, de nos jours, de la part de ceux qui possèdent, de ceux qui se trouvent « du bon côté de la barrière » vis à vis de ceux qui n'ont rien, qui se trouvent « du mauvais côté de la barrière »...

L'on retrouve en effet, la même hypocrisie, les mêmes idées reçues et clichés et stéréotypes : en règle générale cela se résume en ce genre de propos « Ils n'avaient qu'à mieux se démerder » (autrement dit « c'est de leur faute »)... Au mieux « ils n'ont pas eu

de chance »...

Sans doute, dans les pays « développés » (en gros le monde dans une économie capitaliste à l'occidentale et de consommation), la très grande misère est-elle « moins visible »... Je veux dire par « moins visible », moins répandue qu'elle ne l'était en d'autres temps historiques lorsque 90 % de la population ne mangeait déjà pas à sa faim, et devait travailler vraiment pour « quelques sous » par jour ou par semaine...

L'on retrouve aussi, et sans doute aujourd'hui de plus en plus amplifié, cet écart énorme entre d'une part le revenu moyen (les ressources) de 90% des populations toutes conditions confondues... Et le revenu (la richesse) de 10% des populations les plus et les mieux pourvues, favorisées, d'autre part... Et encore faut-il distinguer parmi ces 10% les plus riches, le 1% « très au delà des 9% d'entre eux »...

Ainsi, de nos jours, sur cette planète qui compte en gros sept milliards d'humains, il y en aurait sept cent millions dont la vie quotidienne est radicalement, fondamentalement différente de la vie quotidienne des six milliards trois cents millions autres personnes...

Et sept cent millions de personnes « vraiment riches » cela représente tout de même déjà « un sacré marché » (en apparence largement suffisant à lui seul pour produire encore plus de biens de consommation genre voitures de luxe, demeures somptueuses, avions privés, équipements de très haute technologie très coûteux, etc.)

L'on y pense, l'on y pense, oui, parfois... d'une manière diffuse et comme « automatique » mais en réalité sans en prendre vraiment conscience, comme si « ça coulait de source », ou même, carrément on l'oublie on l'occulte... Que ce qui fait la vie si différente de 10% des populations du monde, c'est justement la vie, le travail, l'activité, la « trime » -et la misère de 90 % de ces populations... De telle sorte que les « capitaux », les « investissements », les « donneurs de travail -ou d'activité- seront toujours situés du même côté et continueront d'accroître le bien-être des mêmes 10% qui, « avec un peu de chance » -et comme « par voie de conséquence » deviendront 12 % au bout d'un temps indéfini...

A bien observer, et considérer la « marche actuelle du monde » notamment dans son évolution de plus en plus rapide (et disparate) depuis -on va dire- 2008, il paraît certain que peu à peu, puis de plus en plus vite, même dans les pays « développés et d'héritage d'anciennes cultures)... Le « tableau » dressé par Jack London en 1902, de l'East End Londonien, va redevenir malheureusement une réalité d'ici la fin du 21 ème siècle...

Une autre constatation également s'impose dans le monde d'aujourd'hui en pleine accélération sans précédent, de technologies nouvelles, de développement économique et industriel en particulier dans les pays dits « émergents » (que l'on appelait autrefois le « tiers-monde ») : ce sont précisément dans les pays « à taux de croissance annuel à deux

chiffres » que l'on trouve la plus grande différence entre les plus hauts et les plus bas revenus, l'écart le plus considérable entre la richesse de quelques uns et la pauvreté de centaines de millions d'autres... Et ces pays sont le Brésil, la Chine, l'Inde ; puis suivent derrière le Nigéria, le Togo, et quelques autres pays africains ; la Russie, les USA, l'Afrique du Sud... C'est dans ces pays là que l'on voit le plus présente la misère de tant et tant de gens... Alors que, logiquement, un fort taux de croissance devrait pouvoir profiter à un plus grand nombre de gens, donc, il devrait y avoir dans ces pays, beaucoup moins de pauvreté et de misère... Ce qui démontre bien qu'une croissance forte ne profite en réalité qu'à une minorité de gens, toujours la même...

A Paris, quand un milliardaire du CAC 40 se déplace en avion privé ou en hélicoptère, il se rend dans un aéroport...

A Sao Paulo ou à Rio de Janeiro ou à Johannesburg, le milliardaire se rend sur la terrasse du gratte-ciel dont il est propriétaire, et il s'envole direct en hélicoptère depuis la terrasse de son immeuble ou de sa tour de cinquante étages...

Et enfin pour conclure, à noter que les deux systèmes qui ont été en gros ceux qui ont prévalu dans le monde depuis l'antiquité, à savoir l'économie capitaliste basée sur la propriété (biens immobiliers et argent) et l'économie socialiste ou collectiviste ou communiste basée quant à elle non plus sur la propriété mais sur le privilège (ce qui revient à peu près au même)... N'ont en rien amélioré le sort ou le destin, la vie quotidienne de la plupart des Humains sur cette Terre... Puisque l'on retrouve quelque soit le cas de figure, le même écart considérable entre les conditions de vie des uns et des autres...

Les forêts de la nuit, de Jean Louis Curtis

L'auteur :

Jean Louis Curtis est né le 22 mai 1917 à Orthez, et décédé le 11 novembre 1995.

Il a obtenu le Prix Goncourt en 1947 pour son livre « Les forêts de la nuit ».

Il a été élu à l'Académie Française en 1986...

Mais de nos jours, sans doute depuis même avant sa mort en 1995, il n'est plus lu, et comme « passé aux oubliettes »... Est-ce à cause de son style, de son écriture « passés de mode » aujourd'hui ?

Voici cependant ce qu'en pense Michel Houellebecq, qui écrit à son sujet :

« Jean Louis Curtis est totalement oublié aujourd'hui. Il a écrit quinze romans, des nouvelles, un recueil de pastiches extraordinaire (...) et pourtant, aujourd'hui, il n'en reste plus rien, plus personne ne le lit, c'est injuste, c'était plutôt un bon auteur, dans un genre un peu conservateur, un peu classique, mais il essayait de faire honnêtement son travail »...

... C'est tout à fait exactement ce que je pense, comme Michel Houellebecq... Oui, venant de lire « Les forêts de la nuit »... Et je compte bien, par cette note que je rédige, refaire découvrir cet auteur... dont le style est aujourd'hui « passé de mode » mais dont le texte, enfin le contenu du texte est à mon sens, d'une actualité aussi proche, aussi tragiquement réaliste, que l'actualité de ces « années noires » de 1940 à 1945...

Le livre :

Ce que j'en dis :

« Une chronique sans complaisance, d'une grande exactitude, réaliste, et d'une lucidité tragique, de ces temps de ténèbres que furent les années de l'occupation Allemande et de la France de Vichy, de 1940 à 1944 »...

Résumé du livre :

Dans une petite ville située sur le gave de Pau, peut-être Orthez, que Jean Louis Curtis appelle « Saint Clar »... se déroule l'histoire...

Avec Francis de Balansun, 17 ans, un garçon au cœur pur, un résistant à sa manière... La sœur de Francis, Hélène, une jeune femme chic, en apparence très traditionnelle et rigide de maintien et de comportement, mais qui délaisse son fiancé Jean disparu alors qu'il tentait de rejoindre l'Angleterre par l'Espagne, laquelle Hélène qui s'abouche avec Philippe Arréguy, un voyou recruté par la Gestapo ; le père de Francis et d'Hélène, le comte de Balansun, un homme d'âge avancé « très classe très vieille France » mais résistant lui aussi, « à sa manière »... Et Madame Costellot, qui passe son temps à épier les gens de « Saint Clar » ; Madame Arréguy, la mère de Philippe qui adore son fils quasi « amoureuxment », une femme accorte, et qui « n'a pas froid aux yeux »...

Dans le livre :

... La bêtise et la haine couraient et ondulaient le long de cette foule bien nourrie, heureuse, cette foule de Saint Clar, qui n'avait jamais souffert, pour qui la guerre avait été une Golconde et les Allemands une bénédiction.

Ils étaient tous là, au grand complet, les petits profiteurs honnêtes de la guerre ; ils étaient là, hilares, rutilants de graisse et d'âpreté, les paysans des environs, ceux qui

avaient exploité avec science et discernement la mine d'or allemande. Et puis tous les autres, les inconscients, les neutres et ceux qui avaient fluctué d'une opinion à l'autre, au gré des nouvelles militaires ; et les marchands, et les bonniches qui, la veille encore, chantaient des romances franco-allemandes ; il y avait Salaberry, le gargotier dévot et riche, flanqué de ses fils porteurs de scapulaires. Il y avait aussi des femmes dédaignées par les Allemands... Et tous exultaient, parce qu'on leur avait promis de faire défiler dans les rues deux ou trois putains faméliques, coupables d'avoir couché avec des prisonniers russes. C'était le jour de la vengeance, le jour des saintes colères. Il fallait des coupables. Et Saint Clar, toujours courageuse, avait décidé de faire défiler, nues, deux putains dévorées de tuberculose et de syphilis. ...

... Jacques était là, au bord du trottoir, contemplant la foule. Le dégoût qu'il avait d'elle le faisait souffrir comme l'amour. Ses yeux étincelaient, ses poings se crispaient dans les poches de sa veste. « Ils » étaient répugnants, répugnants... Leur bassesse monstrueuse, leur lâcheté, leur laideur. Ce jour qui aurait pu être beau et noble, « ils » l'avaient défiguré, avili. C'était pour sauver ces larves que des milliers d'hommes étaient morts, des millions d'hommes ; que les garçons les plus purs de France avaient subi la torture ; que les parachutistes anglais étaient tombés du ciel comme des anges libérateurs ; pour sauver ces larves, que des armées russes et américaines avaient dépensé des miracles d'énergie et d'endurance. ...

... Car il n'y aurait pas de révolution. La colère de ce peuple impuissant s'était résolue en cris inutiles contre de faux coupables et des boucs émissaires. D'un conflit à l'échelle de la planète qui aurait dû passer sur la France comme un grand souffle purificateur, ce peuple ne retirerait nulle leçon, nul enseignement, nulle grâce. Il n'y aurait que le retour des anciennes pantalonnades municipales ou électorales, la continuation d'un statu quo d'injustice et de médiocrité...

... Ces passages, qui évoquent le « Grand Jour », le jour de la Libération, mais aussi qui résument ce qui s'est passé durant ces cinq années de la seconde guerre mondiale en France, dans les villes et les villages, d'un bout à l'autre de l'échelle sociale... Me semblent aujourd'hui encore d'actualité... La bêtise et la haine... Les coupables désignés, les petits et gros profits, la lâcheté, la bassesse, la duplicité, l'hypocrisie... Et le Fric, toujours aussi Roi, les mêmes drames, la même réalité absurde et tragique... Mais aussi -et heureusement- la même beauté du monde en opposition, comme un fleuve d'une majesté et d'une force sublimes qui charrie sur ses bords, les raclures et les boues et les végétaux décomposés arrachés aux rives...

Les « Occupants » sont aujourd'hui les Grands Décideurs des Centrales de médias, les assemblées d'actionnaires de multinationales, les rois de la finance, les décideurs économiques, et leurs servants, à savoir les Gouvernements et leurs élus, leurs instances...

Et les « collaborateurs » sont ceux qui se gavent de ce que les Occupants dégueulent, et qui se vautrent dans le marécage puant de ces mêmes occupants...

Tout est illuminé, de Jonathan Safran Foer

... Il y a de ces livres pour lesquels il faut vraiment faire un *effort de lecture*... Contrairement à tant d'autres livres, pour lesquels il n'est nullement besoin de faire le moindre effort, et de se laisser emporter par le récit, par l'intrigue...

Au sujet de ces livres pour lesquels *il faut faire un effort de lecture*, l'on peut se demander, avant de poursuivre cet effort au delà, par exemple, des 30 ou 50 premières pages, s'il "en restera quelque chose" après l'avoir lu -si l'on parvient à le lire entièrement- et si l'on pourra par la suite, même après plusieurs années, en parler, le commenter... Parce que si n'est point le cas, s'il "n'en reste rien", si l'on n'a pas la capacité de parler de ce livre et encore moins de le commenter... Alors à quoi bon "faire l'effort de le lire" ...

TOUT EST ILLUMINE , de Jonathan Safran Foer... Est, à mon sens, l'un de ces livres là, l'un de ces livres pour lesquels il faut faire un effort de lecture... C'est à dire déjà, franchir le cap des 50 premières pages...

Un style d'une surprenante, stupéfiante et déroutante modernité, qui "déstabilise" le lecteur découvrant cet auteur qu'est Jonathan Safran Foer, né en 1977 à Washington...

Par exemple :

« Grand-père disperse la plupart de la journée chez nous, à voir la télévision. Il me hurle souvent. 'Sacha ! Hurle-t-il. Sacha, ne sois pas si paresseux ! Ne sois pas si vaurien !'... / ... Je ne le riposte jamais, et jamais ne le morfonds par intention et jamais je ne comprends ce que valable veut dire. »...

... « Aussi, s'ils rêvent, alors c'est qu'ils ont des rêves, ce qui est une chose de plus au sujet de laquelle penser. 'Ils ne savaient pas où est Trachimbrod.' 'bon, entrez dans la voiture' dit-il. Il bougea ses mains sur ses yeux. 'Nous allons persévérer de conduire et chercher une autre personne à enquérir.' ...

TOUT EST ILLUMINE est son premier roman, traduit par Jacqueline Huet et Jean Pierre Carasso.

Ce livre raconte les aventures d'un jeune écrivain juif américain en quête de ses origines...

Mais le récit bascule dès les premières pages, avec une chronique fabuleuse d'un shetl entre 1791 et 1942, un lieu imaginaire "Trachimbrod", version légendaire du mystérieux village des origines...

L'effort de lecture réside en fait dans les 30 premières pages. Une fois ce cap des 30 premières pages franchi, l'on s'habitue... avec toutefois la nécessité de l'effort de lecture par moments...

Un "coup de maître", de ce jeune écrivain de 37 ans (né en 1977) avec ce premier, tout premier roman !

L'effroyable tragédie, de Marie-Pierre Rey

... **Marie-Pierre Rey** est une ancienne élève de l'Ecole Normale Supérieure, professeur d'Histoire russe et soviétique à l'université Paris-I Sorbonne, auteur de "*1814 un tsar à Paris*", et de la biographie *Alexandre Ier...*

Ce livre, *L'effroyable Tragédie*, que l'auteur a voulu -selon ses dires- "impartial" et "avec un regard neuf", retrace dans le détail, avec le ressenti, tant des combattants des deux armées que des civils russes ; un épisode de l'Histoire qui n'est point loin s'en faut, "à l'honneur de notre pays, la France"...

Cette guerre d'invasion menée par la Grande Armée, multinationale (une vingtaine de pays d'Europe associés à la France de Napoléon en 1812) nous montre ce qu'il y a de plus extrême, à la limite de la souffrance humaine, et cela dans le détail, le récit des combats, des destructions, des horreurs et atrocités commises, des pillages, de la faim et du froid, de la misère morale et physique endurées, de l'hécatombe de dizaines de milliers de chevaux, des maladies, du traitement des blessés notamment par les amputations "à la chaîne" et sans anesthésie, d'une résistance farouche et désespérée et horriblement sanglante des combattants russes lors de la bataille de Borodino (la Moscova)... De la politique (stratégie) de la "terre brûlée" avec ses conséquences tant pour le peuple russe que pour les armées d'invasion, la destruction de Moscou par le feu, l'exode de centaines de milliers de civils russes sur des routes impraticables, vers l'Est... Et de l'arrogance inouïe, révoltante, déjà de l'empereur Napoléon lui-même, de ses généraux et maréchaux lors de cette campagne de Russie dans les villes envahies et occupées notamment Moscou du 14 septembre au 19 octobre 1812...

L'on ne peut que difficilement, en tant que lecteur mais aussi en tant que "citoyen Français lambda", ériger ce tragique et honteux épisode historique en "monument à la gloire de la France" ! Car il n'y a là, à mon sens, d'équivalent, que la barbarie nazie lors de l'invasion de la Russie en 1941 par le Reich d'Hitler, avec la bataille de Stalingrad (dont les horreurs, dont les souffrances endurées par les combattants et par les civils sont comparables)...

L'on serait plutôt à même-en toute logique- de saluer, d'honorer le peuple russe, le peuple du temps d'Alexandre 1er, le peuple du temps de Staline, dont la résistance désespérée, dont le sacrifice (des millions de morts) fut "au delà de ce qu'il est possible de concevoir humainement parlant"...

N'empêche que lors de la retraite de la Grande Armée, dans le "terrible hiver russe" en novembre et décembre 1812... Et même déjà lors du début de l'invasion avant le tragique épisode de Smolensk, Napoléon a été bien joué, avec ruse et intelligence, par les chefs des armées russes et par les régiments de cosaques... Qui effaçaient toute trace avant de "filer en douce" dans la nuit (avant Smolensk)... et qui, lors de la retraite (les régiments très mobiles de cosaques) harcelaient par surprise les flancs de la Grande Armée...

Déjà, lors de la première partie de cette guerre d'invasion, qui débuta à Kaliningrad le 13 juin 1812, près de la Mer Baltique au nord de la Prusse orientale, se poursuivit le 24 juin par le passage du plus gros de la Grande Armée, du Niémen à Kaunas ; puis à Vilnius en Lituanie, et de là jusqu'à Vitebsk ; avant même que les premiers combats « sérieux » aient eu lieu, c'est à dire avant la tragédie de Smolensk du 14 au 16 août (résistance acharnée des armées russes)... Les effectifs de la Grande Armée avaient « fondu » du tiers environ, du fait des difficultés d'approvisionnement, des marches rapides et forcées sous une chaleur accablante puis sous des pluies torrentielles d'orages...

Dans ce livre, les « sans grade », civils ou militaires simples soldats, tiennent le même rang que les héros de guerre... Et la voix du peuple russe se mêle à celle des grognards de la Grande Armée, et l'on y lit des documents, des écrits, des récits et des témoignages, quasiment à chaque page, très divers en réactions, en ressenti, des uns et des autres, tant de ces simples soldats de la Grande Armée, que des paysans ou des soldats russes, des habitants des villes successivement investies et occupées...

Houellebecq économiste, de Bernard Maris

... Bernard Maris est économiste, journaliste (notamment à Charlie Hebdo, où il signe Oncle Bernard, et sur France Inter) et écrivain.

"Si la souffrance des héros de Dostoïevski est liée à la mort de Dieu, celle des héros de Houellebecq naît de la violence perpétuelle du marché"... [page 48 du livre édition Flammarion] nous dit Bernard Maris, qui juste avant cite

Houellebecq dans "Plateforme" : "*Le capitalisme est dans son principe un état de guerre permanente, une lutte perpétuelle qui ne peut jamais avoir de fin*"...

En 4 ème de couverture l'on lit :

Servitude, frustration, angoisse sous l'impitoyable "loi de l'offre et de la demande" ou celle de la "destruction créatrice" ; souffrance dans les eaux glacées du calcul égoïste et l'extension du domaine de la lutte qui conduira à la disparition de l'espèce... Tel est l'univers des héros houellebecquiens. ... / ... Vous le détestiez ? Son respect du travail, des femmes, du lien amoureux, et son mépris pour le libéralisme et l'économie vous le feront aimer.

... Michel Houellebecq est l'un des écrivains les plus controversés aujourd'hui... Dans le monde de la critique littéraire et journalistique.

Qualifié de "nullité littéraire" par certains, et de "génie" pour les autres...

L'on comprend que cet écrivain puisse ne pas être aimé par ceux qui aujourd'hui plus que jamais "font le monde" dans le sens de ce qui doit se croire et se savoir, se subir, et cela dans la "pensée unique" d'un libéralisme tout puissant, prédateur et inhumain...

... Cependant je soupçonne l' *Economie de Marché* (mondialisée), de se servir de ce qu'il y a de plus pur, de plus sincère, de plus authentique, de plus profond, de plus réfléchi, de plus marginal, de plus révolutionnaire, de plus intime, de plus unique en l'être (cet être qu'au fond nous sommes si nombreux à être)... Afin de pérenniser au mieux -et au plus rentable- cette consommation de masse sur laquelle elle s'appuie...

Ainsi l'*Economie de Marché* est-elle parvenue à son stade ultime et absolu de perversion... Puisque les purs, les authentiques, les sincères, les révolutionnaires, les marginaux, les "coups de hache sur la mer gelée" ne peuvent désormais s'ils veulent être entendus, que se servir précisément de ce que le "Système" (ce Système pervers) met à leur disposition...

Aucun écrivain, aucun artiste, aucun humoriste, aucun poète, aucun penseur "postulant à une forme de reconnaissance" n'opte pour ce que j'appelle un "suicide littéraire ou artistique" ... Et quand bien même il opterait pour le "suicide" (par exemple en disant merde à tout le monde et en refusant tout, le fric, la gloire, etc.) eh bien le "Système" trouverait encore le moyen de "récupérer commercialement le suicide littéraire ou artistique" !

C'est dire l'impasse dans laquelle nous nous trouvons ! Dans un certain sens, c'est pire que l'histoire de l'Intellectuel acculé au pied d'une muraille demi circulaire de roche, devant l'araignée géante dont la paire de mandibules va broyer l'Intellectuel !

... Ce passage, du livre de Bernard Maris, **Houellebecq économiste** :

"Le kilo de pain était l'élément de base du minimum vital du salarié au temps des maîtres de forges. Sans doute le Smartphone et l'abonnement Internet, plus le litre de gazole, ont remplacé le kilo de pain. Mais le concept reste le même : sans son ordinateur utilisé en continu, le cadre ne peut survivre. La notion de minimum vital social veut dire que l'on vous maintient la tête hors de l'eau, à peine, le temps de consommer les choses que vous avez produites, et que, hors de ce temps de consommation, vous ne pouvez vivre.

Une telle vie serait inadmissible s'il n'y avait le leurre de la nouveauté. C'est pourquoi il faut innover. L'entrepreneur, écrivait Schumpeter, est homme capable d'innovation.

Ne nous y trompons pas : en fait d'innovation, il s'agit le plus souvent de démoder aux yeux du public des objets auxquels il aurait le tort de s'habituer, et auprès desquels il acquerrait une certaine sécurité. En même temps, les innovations trop importantes menacent les rentes des grosses entreprises, qui les récupèrent pour les exploiter et étouffer leurs promoteurs. »

... Au temps des maîtres de forges, des grands patrons de l'industrie, des charbonnages et de la métallurgie, qui étaient des gens habitant le château du coin et étaient propriétaires de vastes domaines, et dont la fortune était certes colossale ; il y avait du travail pour tous, du travail très dur, une vie quotidienne difficile... Et en même temps un "bien-être relatif", si l'on peut appeler "bien-être" cependant, le fait que tout un chacun pouvait accéder à une "consommation de base" essentiellement axée sur des produits vraiment nécessaires et surtout *durables*... Je dirais de cette économie là, qu'elle était "de dimension humaine"... et c'est d'ailleurs cette économie qui avait cours depuis des siècles, une économie en quelque sorte "mondialisée" puisque de nombreux échanges commerciaux, des marchés, des transports de marchandises et de produits manufacturés, de matières premières s'effectuaient par bateau, par train, entre les pays de l'Europe et du reste du monde...

Mais aujourd'hui, ce sont les banquiers, les financiers, les actionnaires (on appelle

cela des "Groupes") qui sont les nouveaux "grands patrons", et ceux là, ne sont plus visibles, plus joignables (ils sont bien plus loin et en même temps davantage partout, que les maîtres du château du coin, que l'on pouvait jadis houspiller voire un peu bousculer)... Je dirais de cette économie là, qu'elle est "d'une dimension froidement mécanique dans laquelle les êtres humains ne sont même plus des "individus" mais des "variables d'ajustement"...

Le suicide français, d'Eric Zemmour

... Il y a dans le livre d'Eric Zemmour "Le suicide français" un point tout à fait contestable : le point sur lequel Philippe Pétain et le Gouvernement de Vichy "aurait sauvé les Juifs français", au dire d'Eric Zemmour, en sept pages de son livre...

Il y avait en 1940 en France, 340 000 juifs dont 150 000 juifs étrangers. Jusqu'au milieu de 1942, en fait jusqu'au 8 novembre 1942 date à laquelle les Allemands ont envahi la zone "libre" (L'Etat Français capitale Vichy), les Juifs français n'ont pas (de juin 1940 à novembre 1942) été immédiatement inquiétés, ce qui rend "en partie vrai" ce que dit Eric Zemmour dans son livre, à savoir que la stratégie de Pétain et de Laval consistait à négocier la "non livraison" des ressortissants français juifs, et à ne livrer que les "juifs apatrides".

En fait, dans la réalité vraie, ou si l'on veut, dans la vérité historique, en zone occupée (entièrement administrée et dominée par les Allemands), les juifs, tous les juifs, qu'ils soient français ou apatrides ou étrangers, et cela depuis juin 1940, pouvaient être interpellés, arrêtés, déportés, spoliés "en toute légalité" sous les yeux des autorités françaises ou du moins de ce qui demeurerait encore des autorités françaises soumises à l'occupation allemande. Cependant, les juifs français en zone "libre" jusqu'en 1942, ont pu survivre, "déchus de leurs droits de citoyen" (éliminés de la fonction publique notamment) faut-il préciser... Pour prendre un exemple bien particulier, le compagnon de ma mère Roger Darmon né à Berrouaghia en Algérie à l'époque département français, était instituteur et d'origine Israélite alors âgé de 22ans (il est né en 1919). Il fut radié de la fonction publique par le gouvernement de Vichy, ce qui l'a conduit à s'engager dans l'armée et ensuite à combattre avec les forces alliées à partir de 1942 lorsque les alliés ont débarqué en Afrique du Nord.

... Des juifs français auraient-ils fait partie de la rafle du Vel d'Hiv du 16 juillet 1942 ?

Ce qu'il y a de sûr à ce sujet, c'est que Théo Dannecker, le représentant d'Eichmann en zone occupée, avait prévu que 40% des 22000 juifs adultes à Paris seraient des juifs français... Mais il semblerait que des négociations auraient eu lieu et que finalement, il n'y aurait eu que peu de juifs français au Vel d'Hiv...

De 1942 à l'automne 1944, 76000 juifs vivant sur le sol de France ont été déportés, **dont 25000 juifs français** (vérité des chiffres).

En fait, dans "cette triste et dramatique affaire" des juifs en France durant la période du gouvernement de Vichy, c'est la population française qui a été en partie, responsable du sauvetage de juifs... et non pas le régime de Pétain !

Jean Marie Le Pen en 2014 a récemment déclaré que le régime de Vichy est « *excusable* » ...

Faudrait-il donc, réhabiliter un Pierre Laval ?

En revanche, Florian Philippot, vice président du Front National, déclare "qu'il n'y a rien à sauver du régime de Vichy, que Vichy n'était pas la France puisque la France était à Londres, et ce sont les résistants qui ont sauvé les juifs". Et Florian Philippot conteste Eric Zemmour dans son propos sur Pétain et les juifs français... Ainsi d'ailleurs que la plupart des historiens et chercheurs sur cette époque là, de la France de Vichy...

Un roman russe, d'Emmanuel Carrère

Ce roman d'Emmanuel Carrère, scénariste, écrivain et réalisateur, fils d'Hélène Carrère d'Encausse ; c'est celui de deux personnages : le grand père maternel de l'auteur, qui, après une vie tragique, a disparu à l'automne 1944, sans laisser de traces, sans que l'on ne le retrouve jamais vivant ou mort... Et d'un jeune Hongrois Tomas Andras, entraîné dans la Wehrmacht et capturé par l'Armée Rouge en 1944, puis interné en 1947 dans un hôpital psychiatrique à Kotelnitch, ville située à 800 km au nord est de Moscou. Durant 53 ans, Tomas Andras demeure là, enfermé dans cet hôpital, oublié de tous ; et en Hongrie, on le croit mort, puisque 80 000 soldats hongrois ont été portés disparus après la guerre. Mais Tomas Andras est retrouvé, en 2002, tout à fait par hasard, et le gouvernement hongrois organise son rapatriement.

Mais il y a aussi dans ce livre, au début de la 3^{ème} partie, cette lettre ouverte adressée à sa compagne Sophie en 2002, une lettre qu'il dit avoir publiée dans Le Monde, très personnelle, à vrai dire pornographique... Et là, ayant lu d'autres ouvrages de cet auteur, dont Limonov et L'adversaire, je n'en reviens pas, de la part d'Emmanuel Carrère, de cette lettre qui est un monument d'exhibitionnisme sexuel ... (L'on ne voit même pas ça, à ce point là, dans ces détails et avec cette précision quasi chirurgicale dans les gestes accomplis, sur certains réseaux sociaux ou forums du Net où des gens mettent sur la scène publique leurs expériences !)

Certains auteurs en vogue tout comme d'ailleurs bon nombre d'aspirants écrivains, se mettent en scène dans un ouvrage autobiographique, où ils racontent leurs amours ratés,

leurs expériences sexuelles, où ils versent dans le récit intime... Je trouve tout cela déplorable, d'un exhibitionnisme outrancier, et je me dis que, quand on est un auteur connu tel qu'Emmanuel Carrère et de surcroît fils d'Hélène Carrère d'Encausse, de l'Académie Française, il y a gros à parier qu'un public « qui n'attend que ça », que de telles révélations aussi intimes et surtout aussi pornographiques (car c'est bien là, de la pornographie et non pas de la littérature), sera d'autant plus large, d'autant plus demandeur !

A la limite, j'arrive à me dire, ayant lu Emmanuel Carrère dans des ouvrages tels que Limonov ou L'adversaire, ouvrages qui m'ont vraiment interpellé « positivement » on va dire ; que cette lettre qu'il dit avoir publiée dans Le Monde, n'est rien d'autre- peut-être rien d'autre- qu'une provocation...

Ravage, de René Barjavel

Livre publié en 1943

René Barjavel est un écrivain, journaliste Français, né le 24 janvier 1911 à Nyons (Drôme) et décédé le 24 novembre 1985 à Paris.

Il est l'auteur de quelques romans d'anticipation, science-fiction et fantastique, dont l'un des plus connus, outre RAVAGE, publié en 1943 ; est LA NUIT DES TEMPS, publié en 1968.

Dans RAVAGE, nous sommes en l'an 2052, une panne énergétique brutale, généralisée à toute la planète, survient dans une société robotisée où l'Homme est devenu dépendant d'une technologie qui le libère de tout effort physique, et surtout, répond à tous ses besoins.

De la cage d'un escalier de grand immeuble de cent étages en passant par des voitures bloquées sur l'autoroute et par des avions qui chutent et s'écrasent au sol, les situations décrites sont variées, et cela dans un contexte d'extrême violence.

L'auteur laisse le lecteur interpréter ou imaginer à sa manière, la ou les causes de cette gigantesque panne énergétique. A priori, il semble que cette panne soit liée au déclenchement d'une guerre menée par un dictateur d'Amérique du Sud contre les états du nord de l'Amérique, sinon du reste du monde.

Mon interprétation serait la suivante :

Le monde civilisé et technologique de l'époque, constitué d'une part de toutes les nations et pays de populations d'origine européenne ayant dominé le monde du 16ème au 20ème siècle ; et d'autre part des pays d'Amérique de populations d'origine Africaine ayant subi la domination des européens jusqu'au 20ème siècle ; ce monde de 2052 donc, voit surgir en Amérique du Sud, à Rio de Janeiro, un dictateur très puissant à la tête d'une population qui le suit, très avancée technologiquement, et qui s'est préparée durant 20 ans à une guerre de revanche contre ces états du Nord, en fait contre les autres nations de la planète aux populations d'origine européenne... Les armes utilisées sont terrifiantes, le plan d'invasion et d'occupation des territoires « nettoyés » est gigantesque, de telle sorte qu'il n'y a aucun moyen, aucune possibilité de se défendre, de résister, pour les états du nord de l'Amérique et du reste du monde...

C'est alors que survient, à la veille de l'invasion et que des dizaines de milliers de « torpilles » et d'avions de combat, fondent vers les territoires visés ; une gigantesque panne énergétique. Tout s'arrête puisque tout fonctionne à l'électricité.

En fait je pense pour ma part que cette panne énergétique est provoquée, intentionnelle, et vue comme étant le seul moyen, par le monde menacé, de stopper net l'invasion, l'arrivée des torpilles, des armées du dictateur Sud Américain... Au risque bien sûr, de dysfonctionnements catastrophiques causés par la panne d'électricité, et donc, d'un grand nombre de victimes. Ainsi, au prix d'un mal « un peu moins pire », y aura-t-il des survivants en assez grand nombre pour faire repartir par la suite, la civilisation...

... Il est intéressant de voir comment, avant l'électronique, avant les nanotechnologies, avant internet, avant tout ce qui fait notre monde technologique d'aujourd'hui (et qui fonde pour ainsi dire, à la base, tout l'imaginaire des temps futurs, la science -fiction actuelle -dans la mesure cependant où ce qui est imaginé demeure relativement crédible-) ... Les auteurs, écrivains, romanciers de science-fiction pouvaient imaginer, décrire le monde de demain, en 1943, en 1925 ou encore même, au 18ème siècle !

... Je précise -car je tiens à le souligner- ce qui pour moi, me paraît le plus important, en matière de romans ou de récits de science-fiction :

"Il faut que cela reste relativement crédible"... C'est à dire que le récit, ce qui est imaginé, décrit, doit nécessairement s'appuyer sur des éléments scientifiques,

même si les technologies évoquées sont encore du domaine de l'utopie, autrement dit encore incréées...

Parce que... lorsqu'intervient trop de fantastique (en vérité de la "sorcellerie" ou de la "diablerie") c'est à dire du "totalement non crédible", là, pour moi "ce n'est plus sérieux", "j'arrive pas à m'y faire", par exemple lorsque les auteurs évoquent des êtres s'apparentant plutôt à des démons dotés de pouvoirs surnaturels plutôt qu'à des êtres "différents" de par leur seule nature en fonction de l'environnement dans lequel évoluent ces êtres...

C'est la raison pour laquelle je ne lis que fort peu voire même pas du tout, des livres de genre "fantastique" ou "fantasy" ... Ayant depuis mon enfance un esprit formé à ce qui est d'essence scientifique, réaliste, et en même temps si possible poétique ou invitant à une réflexion non manichéenne (d'opposition à mon sens banale et éternelle entre le Bien et le Mal)...

La possibilité d'une île, de Michel Houellebecq

Un roman d'anticipation qui met en scène le personnage principal, Daniel, chargé d'écrire un « récit de vie » qui fournira l'essentiel -et le détail- de ce qui alimentera la mémoire des clones qui vont lui succéder...

C'est l'effondrement, précédé de la déliquescence d'une civilisation, que constate Michel Houellebecq, avec le culte de l'argent roi, l'individualisme forcené et l'irresponsabilité.

La jeunesse, les apparences dans ce qu'elles représentent de plus séduisant pour le plus grand nombre de gens, font des « vieux » des personnages délaissés et exclus, du fait de la dégradation de leur corps...

Toutefois, par la dimension d'une quête mystique (peut-être dégagée des idéologies et des religions, autant que des systèmes de pensée, de morale et de philosophie) l'auteur nous fait entrevoir une infime espérance : un monde restreint certes, mais dans lequel l'amour est possible. (la « possibilité d'une île)...

Pour ma part, je dirais plutôt *l'impossibilité d'une non-île* ... Ce qui me semble « plus réaliste » et par là même, « plus optimiste »...

... Page 420, ce passage :

« Rien ne subsistait aujourd'hui de ces productions littéraires et artistiques dont l'humanité avait été si fière ; les thèmes qui leur avaient donné naissance avaient

perdu toute pertinence, leur pouvoir d'émotion s'était évaporé. Rien ne subsistait non plus de ces systèmes philosophiques ou théologiques pour lesquels les hommes s'étaient battus, étaient morts parfois, avaient tué plus souvent encore ; tout cela n'éveillait plus chez un néo-humain le moindre écho, nous n'y voyions plus que les divagations arbitraires d'esprits limités, confus, incapables de produire le moindre concept précis ou simplement utilisable. »

... Le 7 janvier 2015, jour de l'attentat sanglant contre Charlie Hebdo, paraît le sixième roman de Michel Houellebecq « Soumission »
<https://fr.news.yahoo.com/après-buzz-polémique-soumission-arrive-librairie-061219181.html>

Si j'avais eu moi-même l'idée d'un roman ou d'un récit, ou plutôt d'une nouvelle sur exactement le même thème, dans la même « politique fiction » j'aurais dépeint une France de 2022, dominée par un Parti Musulman « un peu plus engagé dans l'Islam » que « Fraternité Musulmane »... et donc, « un peu moins modéré » on va dire... Mais je ne me serais guère étendu, cependant, sur la « radicalité » de la doctrine, sur l'« engagement » par lui-même, des croyants dans les aspects, dans le détail de leurs pratiques, de leur mode de vie... Je me serais attaché plutôt à donner à mon récit, une forme ironique, j'aurais décrit ces galeries marchandes des grandes surfaces de consommation de masse, désormais sans boutiques de « fringues féminines », sans boutiques d'Yves Rocher... Mais peut-être avec cependant quelques boutiques de « petits dessous » et de « lingerie fines » aux vitrines recouvertes de l'intérieur par des tissus épais et opaques, afin que seuls, les maris accompagnés de leurs femmes entièrement voilées, aient envie d'entrer dans ces boutiques surmontées d'enseignes discrètes... Et ces cantines scolaires, ces restaurants, sans porc évidemment, mais où le moindre poireau, le moindre nugget de poulet, serait halal...

Du fait qu'il y aurait à mon avis, au moins autant de chômage en 2022 qu'en 2015, l'arrivée de ce Parti Musulman au pouvoir, aurait contribué à augmenter le chômage, du fait de l'arrêt de l'industrie d'élevage du porc et de la mise hors service d'un certain nombre d'abattoirs... A moins que les éleveurs et les industriels ne se soient reconvertis dans le mouton, l'agneau, le bœuf, l'âne, la chèvre...

Cinq ans plus tard en 2027, imaginerais-je, c'est le Parti Végétarien qui prendrait le pouvoir, avec cette fois, pour hôte de l'Élysée... Aymeric Caron. Et de nouveau,

l'on verrait les gambettes des femmes, et les foulards auraient raccourci, seraient devenus de jolies écharpes fines chiquement nouées autour du cou...

... « Allah akbar »... ou « Que Dieu est grand »... Ou « Que viennent les Elohim »... Pourvu qu'on ait un peu plus d'amour, un peu moins d'ennemour... Et qu'on cesse de faire des concerts d'hémoglobine, de couper des têtes et d'interdire à des journaux de paraître, qu'on laisse parler tout le monde... et réfléchir par la même occasion, tout le monde, en face de ce qui est dit...

Fille de la colère, le roman de Louise Michel, de Michel Peyramaure

L'auteur

Michel Peyramaure est né à Brive en 1922. Il est l'auteur des biographies de Henri IV, Cléopâtre, Suzanne Valadon et Sarah Bernhardt...

Il a reçu en 1979 le Grand Prix de la Société des gens de lettres pour l'ensemble de son œuvre.

Résumé du livre

Enfant, elle jouait à guillotiner le marquis de Carabas en chantant La Carmagnole. Fille de la servante-maîtresse d'un obscur châtelain de Haute Marne, Louise Michel grandit auprès de ce vieil homme lettré et voltairien. Adolescente, elle adresse des poèmes enflammés à Victor Hugo en exil. Institutrice à Montmartre, elle s'insurge devant la misère du peuple opprimé par le Second Empire. Elle écrit, milite, lutte. Durant la commune de Paris, elle est au premier rang des barricades. On la condamne et la déporte en Nouvelle Calédonie.

Cette femme d'une laideur rayonnante s'attache des hommes qui ne l'abandonneront jamais : Clémenceau, Vallès, Rochefort. Sa guerre pour la liberté ne cessera qu'à son dernier souffle. La colère de cette « vierge rouge » a inspiré à Michel Peyramaure l'une de ses plus belles biographies romancées.

Ce que je dis de ce livre

Ce livre m'a littéralement bouleversé et cela d'autant plus de l'avoir lu en ces jours de 2015, ces jours que nous vivons depuis le mois de janvier, dans une époque qui par certains côtés les plus noirs, les plus effrayants, s'apparente à cette époque à laquelle vécut Louise Michel de 1860 à 1905 (elle était née en 1830 et

mourut le 9 janvier 1905)...

Ce monde de 2015, de celui à vrai dire qui a commencé à la fin du 20^{ème} siècle ; et le monde de 1860 à 1905, sont tous les deux comme deux paysages en même temps aussi différents et semblables qui se superposeraient l'un sur l'autre...

Le monde du transport rapide en avion et en train grande vitesse, le monde de la télévision, de la téléphonie mobile et de l'internet d'une part... Et le monde des déplacements en fiacre, voitures à cheval, trains et paquebots à voile ou à vapeur ; sans TSF, sans téléphonie mobile et sans internet mais avec de nombreux journaux ou « feuilles locales » toutes tendances politique et autres confondues, d'autre part...

Mais deux mondes aussi noirs, aussi effrayants, aussi contrastés entre l'obscurité la plus profonde et la lumière la plus éclairante, l'un et l'autre...

La « *vierge rouge* » ... C'est bien le terme qui convient à cette grande figure de la Commune -et de son temps- que fut Louise Michel. Non pas (cela personne ne le sait et ne le saura jamais) qu'elle fut réellement *vierge* ou non... Mais dans ce terme de « *vierge rouge* » j'y vois une violence, une *intégrité* surtout, une insubordination, une insolence, un mépris des apparences, une détermination à agir, une pureté de pensée, un rejet absolu de toute compromission... Et en même temps, indissociables, une bonté, un humanisme et une mansuétude hors du commun qu'elle a montrés dans certaines situations personnelles difficiles voire périlleuses de sa vie... Où elle fut attaquée, menacée de mort...

Son intégrité était telle, qu'elle est allée jusqu'à lui faire refuser toute grâce, toute amnistie dont elle aurait pu bénéficier (grâce notamment à Georges Clémenceau) si ses compagnons de misère et de révolte eux aussi emprisonnés ou déportés ou même condamnés à mort, n'étaient pas eux aussi amnistiés et libérés en même temps qu'elle...

Et lors d'une sortie au Bois (de Boulogne) en fiacre avec Victor Hugo âgé, elle s'est refusée aux « avances » du Grand Vieillard encore bien vert, est descendue du fiacre pour retourner à pied chez elle...

Bon, sur le plan « purement littéraire » on peut dire (Fayard d'ailleurs ainsi que d'autres éditeurs le lui avaient dit) qu'elle avait une écriture difficilement lisible, sans ponctuation, sans majuscules, sans orthographe... Mais elle a tout de même

laissé à la postérité, des œuvres écrites, notamment « je vous écris de ma nuit », ses mémoires, ses correspondances...

... Je cite ces lignes, page 293 de l'édition de poche Pocket :

« Aujourd'hui, être révolutionnaire ne signifie pas grand-chose. Même le gouvernement de Mac Mahon pourrait y prétendre. Une révolution c'est quoi : un ouragan qui chasse un pouvoir pour en mettre un autre à sa place. Il est meilleur, souvent pire lorsqu'il fait preuve d'une mansuétude apte à décourager les plus âpres de ses partisans, à leur rogner les griffes. J'ai un mot pour exprimer ce que je ressens : Ah que la République était belle sous l'Empire... Je veux dire par là... qu'on se bat avec plus de conviction contre une tyrannie sévère que contre une démocratie mollassonne.

Le capitaine Launay du Virginie, le bateau qui amenait Louise Michel en exil en Nouvelle Calédonie disait à propos de l'anarchie, du mouvement anarchiste et libertaire vers lequel se tournait Louise Michel :

*L'anarchie est une tentation redoutable. Je l'approuve quand elle dénonce le pouvoir absolu que certains hommes exercent sur d'autres, et quand elle fait souffler sur le monde un vent de liberté, mais là est le danger. **L'humanité n'est pas mûre pour l'anarchie, et je crains qu'elle ne le soit jamais.** »*

Houellebecq non autorisé, enquête sur un phénomène

Par Denis Demonpion

4ème de couverture

On l'a traité de tous les noms : fasciste, raciste, eugéniste, antiféministe, réactionnaire, pervers...

Mais au fond, qui est-il ?

*Intrigué par le personnage emblématique de Michel Houellebecq, devenu avec **les Particules élémentaires**, l'auteur culte de la fin du deuxième millénaire, Denis Demonpion, journaliste au magazine Le Point, a mené l'enquête.*

À partir de documents et d'une centaine de témoignages inédits, il retrace le

« corpus » que Houellebecq s'est évertué à dissimuler pour mieux fabriquer son personnage, cultivant un brouillard sulfureux qui en fait aujourd'hui le symbole de la littérature postmoderne.

Né le 26 février 1956 à Saint Pierre de la Réunion, Michel Houellebecq fait vraiment son apparition sur la scène littéraire en 1988, alors âgé de 32 ans, découvert par Michel Bulteau, le directeur de *la Nouvelle Revue de Paris*.

Poète, Michel Bulteau dirige aux éditions du Rocher, une collection réservée à des écrivains atypiques.

À l'époque, en 1988, Michel Houellebecq s'appelle encore de son nom d'état civil, Michel Thomas. Rendez-vous est pris, au siège de la librairie Plon, rue Garancière à Paris dans le 6ème, avec Michel Bulteau... Michel Thomas se présente négligé, mal à l'aise, avec quelque chose de gluant et de moite dans l'apparence, il fait une impression assez repoussante à l'accueil, on l'introduit auprès de Michel Bulteau, qui dit *« il s'est présenté comme un marginal. Il parlait très peu. Il avait l'air de sortir de nulle part, d'un univers fracturé, indéfinissable. C'est ce qui m'a plu. Je recevais tout le monde, tous les marginaux de la terre. Je ne lui ai pas demandé son âge, ni s'il avait un emploi. Il m'a parlé musique, de qui au juste, je ne sais plus. Le fait qu'il ne connaissait pas grand chose en littérature m'a frappé. Il avait peu lu. Ses poèmes m'ont laissé sceptique. Je lui ai demandé un temps de réflexion. Avant de prendre congé, il insiste pour que, au cas où ses textes seraient publiés, ce soit sous le nom de Michel Houellebecq, le nom de sa grand mère, la seule personne qui soit un peu digne dans sa famille m'a-t-il dit. Et il s'en va, traînant derrière lui un ennui languide. »*

Jusqu'en 1988, son « parcours de vie » est assez chaotique...

Lycéen à Meaux, il obtient son bac sans mention, suit les classes préparatoires aux grandes écoles au lycée Chaptal à Paris, puis en 1975 il entre à l'institut national agronomique Paris Grignon, dont il sort en 1978, avec le diplôme d'ingénieur agronome.

Lorsqu'en été 1978 il arrive sur le marché de l'emploi, en dépit de son diplôme d'ingénieur agronome, de deux années de prépa et de trois autres années à l'INA, l'expérience lui faisant défaut comme en atteste dans son dossier la grille réservée aux fonctions préalablement occupées, personne n'attend et ne prend à l'essai Michel Thomas, illustre inconnu. Il se retrouve au chômage...

En juin 1979, il est reçu à l'école de cinéma Vaugirard Louis Lumière pour un cursus de deux ans. Il en sort en 1981.

En 1983 il débute une carrière en informatique chez Unilog, puis est contractuel à la direction informatique du ministère de l'agriculture où il reste trois ans...

Enfin il postule pour un emploi à l'assemblée nationale, réussit en 1990 le concours externe d'adjoint administratif au service informatique ; un revenu régulier lui étant désormais assuré.

Dans « *les années d'apprentissage* » voici ce que l'on peut lire :

« Dans son studio de la rue Malar, il n'y a ni bibliothèque, ni rayonnages. Malgré son inaptitude pour le bricolage, Michel souhaite installer des étagères. Il achète une perceuse ultra sophistiquée qu'il refourgue, sans avoir réussi à l'utiliser, à son camarade de promo Pierre Lamalattie... »

... A 19 ans, peu d'illusions sur le genre humain et pas de besoins. Il peut vivre avec 500 francs par mois. Habitué à une nourriture spartiate, il ne fait jamais la cuisine. Son ordinaire se compose principalement de pain sec, de tartines de moutarde, de boîtes de conserve et d'un verre ou deux de whisky... »

... Et dans « *la métamorphose* » à la page 144, sa mère qui lui rappelle que, quand il était rue Malar, il avait voulu faire du ciment et que l'ayant jeté aux chiottes, il les avait bouchées. Ça avait déclenché les pompiers, l'échelle, la compagnie d'assurances. « *Eh bien, tu vois, Michel, tu prends le type le plus con du monde, tu lui montres comment faire du ciment, une connerie comme celle-là, il ne la fait pas. Donc le con, c'est toi. »*

...Et cet autre passage, dans « *la métamorphose* », au sujet de la revue « *Perpendiculaire* » qui tient salon le 18 du mois, au premier étage du café *Les Marronniers* » au 18 rue des Archives ; un « lieu branché » où se réunissent des intellectuels et des artistes de la « gauche bobo » du temps de Lionel Jospin, fin des années 90 :

« Dans une ambiance chauffée de conservatoire, les intervenants, tels de jeunes pousses postulant à l'accessit, lisent ou déclament.../... Jouannais, Duchatelet et les autres s'élancent dans un jerk dorsal collectif, une danse mise au point au lycée. On discute, on babille, on s'esclaffe, devant un verre de tequila ou de pouilly-fuissé.../... Un public d'amateurs, élargi bientôt à des personnalités de l'édition -auteurs, directeurs de collection- et des médias, se presse autour de

tables de huit ou neuf. Untel, coiffé d'une casquette bombée, s'est fait une tête de gavroche, tel autre, la barbe de trois jours, la chemise ouverte, s'offre des allures de poète maudit. Un jeune homme efflanqué cache son regard derrière des lunettes noires. On croise de nouveaux visages. Les filles sont jolies, désirables, les épaules nues. »

Selon Claude Tarrène, directeur commercial des éditions *Le Dilettante*, très assidu aux rendez-vous des *Perpendiculaires*, Michel Houellebecq n'y est venu que cinq fois... Assis à la table de Sorin, son éditeur, il se montrait discret, mutique, évasif...

... Mon avis :

Ce livre nous parle d'un homme, d'un homme à « prendre tel qu'il est » ... Comme écrivait Shakespeare : *He was a man, take him for all in all.*

Ce livre intéresse autant les « anti » que les « pro » Houellebecq...

Pour ma part, je dirais que, du temps de Coluche avant 1986, le monde était ce qu'il était mais il y avait Coluche...

Du temps de Michel Houellebecq, le monde est toujours ce qu'il est-en pire par certains côtés on va dire- mais il y a Michel Houellebecq...

... Mais je préférerais la version « Coluchéenne » du monde... Tout en me disant qu'il y a Michel Houellebecq, cet écrivain qui surprend, dans un paysage littéraire d'aujourd'hui qui fige plus qu'il n'active les regards...

L'humour autant dans le propos que dans l'agissement, c'est « moins aléatoire » que la littérature, même si dans la littérature il y a de l'humour...

Interventions 2, Michel Houellebecq

4ème de couverture :

« Les « réflexions théoriques » m'apparaissent comme un matériau romanesque aussi bon qu'un autre, et meilleur que beaucoup d'autres. Il en est de même des discussions, des entretiens, des débats... Il en est encore plus évidemment de même de la critique littéraire, artistique ou musicale. Tout devrait pouvoir se transformer en un livre unique, que l'on écrirait jusqu'aux approches de la mort ; cela me paraît une manière de vivre raisonnable, heureuse, et peut-

être envisageable en pratique ».

... / ...

Dans *avant-propos* à la page 7:

«C'est à tort par exemple qu'on s'imagine les êtres humains menant une existence purement matérielle. .../... ils ne cessent de se poser des questions qu'il faut bien -faute d'un meilleur terme- qualifier de philosophiques. J'ai observé ce trait dans toutes les classes de la société, y compris les plus humbles, et jusqu'aux plus élevées. La douleur physique, la maladie même, la faim sont incapables de faire taire totalement cette interrogation existentielle. Le phénomène m'a toujours troublé, et plus encore la méconnaissance qu'on en a ; cela contraste si vivement avec le réalisme cynique qui est de mode, depuis quelques siècles, lorsqu'on souhaite parler de l'humanité. »

Ce « réalisme cynique » qui est de mode depuis au moins trois siècles déjà, est d'autant plus amplifié à partir de la fin du 20ème siècle, du fait du développement et de la rapidité, de l'instantanéité à vrai dire, de l'information, avec les nouvelles technologies de la communication... Ainsi les médias et les intellectuels s'accordent-ils pour faire passer l'idée selon laquelle « il n'y a plus de réflexion, plus d'interrogation, et surtout, plus (ou de moins en moins) de capacité, de besoin de réflexion, chez la plupart des gens essentiellement et uniquement préoccupés de consommation, de loisir, de gagner de l'argent »... C'est là, en effet, l'idée qui domine dans la société des pays développés, l'idée que tout un chacun retient au fond de lui-même... Ce qui en fait, le désespère parce que lui, en particulier, « se sent capable de réflexion » (mais ne sait pas comment il va pouvoir en parler autour de lui, ni avec qui)...

Dans *approches du désarroi*, au 3 ème chapitre, l'on voit comment la publicité a mis en place un Surmoi terrifiant et dur, qui colle à la peau de l'individu et lui répète sans cesse qu'il doit désirer et être désirable, qu'il doit participer à la compétition, à la vie du monde... au risque de ne pas, de ne plus exister s'il ne se soumet pas à la loi du marché, la seule loi possible lui permettant d'exister... Bien sûr, il sait bien, le « citoyen lambda », qu'il ne peut exister qu'au détriment de tous ces autres qui eux, travaillent pour un euro par jour... Mais il pense que c'est une fatalité, que c'est « dans l'ordre des choses »...

Dans *consolation technique*, à la page 212, le terme de *littérature nombriliste* a toujours déplu à Michel Houellebecq, qui trouve que c'est là un *cliché facile*...

« Quel serait l'intérêt d'une littérature qui prétendrait parler de l'humanité en excluant toute considération personnelle ? Hein ? Les êtres humains sont bien plus identiques qu'ils ne l'imaginent dans leur prétention comique ; il est bien plus facile qu'on ne l'imagine d'atteindre l'universel en parlant de soi. .../... On mesure la valeur des livres à la capacité d'implication personnelle de leur auteur. »

... Je partage tout à fait cette réflexion de Michel Houellebecq ; entendant maintes fois autour de moi, surtout de la part des gens qui n'écrivent pas, des propos selon lesquels « il serait suspect, ou *nombriliste* ou même indécent, d'écrire sur soi, de donner son avis sur ceci/cela, de *se mettre en scène* (même indirectement) dans un livre que l'on publie, et, à plus forte raison, de tenir un blog, de s'exprimer personnellement sur divers sujets dans des réseaux sociaux du Net »... A les entendre, ces gens « on ne pourrait, on ne devrait donc, plus rien écrire, à moins d'être un *écrivain de terroir local et reconnu, qui écrit des livres pour distraire, pour amuser, pour faire rêver, pour émouvoir...* »

Dans *sortir du 20 ème siècle*, à la page 225 : « *Sur le plan scientifique et technique, le 20ème siècle peut être placé au même niveau que le 19 ème siècle. Sur le plan de la littérature et de la pensée, par contre, l'effondrement est presque incroyable, surtout depuis 1945, et le bilan est consternant.../...* »

Selon Michel Houellebecq, ce serait en partie *l'engagement politique* qui serait responsable pour une bonne part, du déclin -ou plutôt de la dérive- de la littérature et de la pensée, à partir de 1945 ...

Pour ma part, je ferais une *exception* avec l'oeuvre d'Albert Camus, et avec les écrits journalistiques de François Mauriac... entre autres œuvres littéraires de la seconde moitié du 20 ème siècle... Et je dis aussi que le déclin de la littérature et de la pensée depuis 1945, viendrait selon moi, en grande partie, plus que de l'engagement politique encore, de la pensée intellectuelle et progressiste de gauche comme de droite surtout après mai 1968... (tout un *verniss de convenances, de « pensée unique s'articulant sur l'idée d'une tolérance qui tolère et accepte tout au nom du respect de la différence et de la liberté de chacun et de la reconnaissance des minorités*) ... D'ailleurs le cinéma, plus encore que la littérature, s'est fait le vecteur de la pensée intellectuelle et progressiste libertaire -mais « libertaire » avec pas mal d'idées reçues et de préjugés, le tout repris par la société de consommation de masse, la publicité, les modes, les tendances...

Gaieté parisienne, de Benoît Duteurtre

Benoît Duteurtre est un écrivain, romancier, essayiste et critique musical Français, né le 20 mars 1960 à Sainte Adresse, agglomération du Havre...

Il vit à Paris, dans les Vosges et en Normandie.

Il publie son premier texte en 1982 dans la revue *Minuit*, puis accomplit plusieurs métiers divers dans la musique et dans le journalisme. Il est l'auteur de quelques romans : *L'amoureux malgré lui*, *Tout doit disparaître*, *Gaieté parisienne*, ainsi que d'un recueil de nouvelles : *Drôle de temps*.

Sa curiosité pour les situations et les décors contemporains, son écriture limpide, son humour décalé marquent sa singularité dans la littérature Française depuis la fin des années 90 , en particulier auprès des jeunes générations...

Drôle de temps a obtenu en 1997 le prix de la Nouvelle, de l'Académie Française, et le prix Médicis en 2001 a couronné son roman *Le voyage en France*.

... *Gaieté parisienne* est une peinture de Paris à la fin du 20^{ème} siècle.

Nicolas, un intellectuel d'une trentaine d'années, s'efforce de séduire le jeune Julien, étudiant en gestion, très à l'aise dans la société moderne. De boîte de nuit en cité de banlieue, la course poursuite entre Nicolas et Julien traverse un paysage étrange où les vestiges de l'ancien monde se mêlent aux entreprises de rénovation. Les protagonistes glissent de situations grotesques aux émotions imprévues, dans une Europe qui pourrait rappeler la Rome du Satiricon.

Benoît Duteurtre met en scène la comédie de l'amour. Loin des conventions sentimentales, il explore le milieu « Gay » comme un miroir de la vie contemporaine, avec sa foi sexuelle, ses routines et ses tabous.

Dans un style limpide, attentif à la vérité des apparences, il suit les trébuchements de Nicolas face aux incongruités de l'existence. Il raconte la laideur et la beauté d'une époque, celle que nous vivons et qui a commencé vers le milieu des années 80, alors que le téléphone portable et internet n'existaient pas encore, du moins pas dans la vie des gens, même dans les milieux artistiques et intellectuels, et que l'on s'envoyait des lettres écrites à la main postées en « express », des lettres

enflammées de passion amoureuse, notamment, et qui étaient apportées par le facteur à la première heure... (Soit dit en passant, de nos jours en 2015, avec les mails, les smartphones, tablettes, internet et facebook... les « lettres ou messages de passion amoureuse – ou de « drague primaire » écrites à la main envoyées par la poste c'est « complètement obsolète et ringard »!)

... *Gaieté parisienne* c'est aussi -à mon sens- une vue, un tableau, un aperçu de tout ce que le monde, depuis la fin des années 80, est devenu : un monde sans bonté, où domine la loi des modes, des apparences, du « fashion », des « lieux branchés » en lesquels il faut être et paraître -si possible le meilleur, le plus « fun », le plus attendu, le plus regardé... Et le monde de toutes ces « idées nouvelles », de cette jeunesse dorée » des lycées, des classes de prépa aux grandes écoles et universités , qui sont devenus dans les années 2010/2020, les trentenaires, les quadragénaires « dans le sens du monde et bien dans leur peau », les nouveaux « décideurs »... Soit dit en passant, toute cette « crème » constituée en général de ces quadragénaires des « décideurs », de l'économie et de la finance et de toute la « clique » des intellectuels qui gravite autour ; est à cent lieues du « citoyen lambda » qui lui, n'a pas fait d'études et dont la vie au quotidien est difficile, sans perspective... Ce « citoyen lambda » qui représente l'essentiel de la société Française, notamment dans les régions rurales, péri urbaines et surtout les régions autrefois industrielles devenues aujourd'hui des déserts médicaux et culturels, économiques, à l'écart des lieux touristiques et constellés de ce qui reste des sites de métallurgie, des « friches industrielles »...

... Pour dresser un tableau de ce que ce monde des années 90 a produit, et ensuite a fragmenté en se diversifiant et en évoluant dans le tissu social à partir du début du 21ème siècle, je cite ces termes, ces mots, ces phrases, que j'ai relevés tout au long des pages de ce livre *Gaieté parisienne*, de Benoît Duteurtre... Et qui à mon sens, sont tout à fait représentatifs de notre époque :

Subversion artistique et intellectuelle parrainé par le ministère de la culture...

...Idées nouvelles... Vitalité intellectuelle... Débats, saisir les idées dans l'air... Centre d'agitation esthétique... Nouvelles tendances... Liberté de l'esprit... Sujets quotidiens : le dernier match de foot, le prochain concert de jazz rock, les filles... Vastes perspectives, voyages, vêtements de marque... Divertissements spontanés, spectacles de plein air, musique aux carrefours, dans les rues... Musique pour la liberté... Mouvements de la cité, cafés artistiques et des libres-penseurs... Les marges de la vie moderne... Complexe commercial... New wave... show biz, dîners

mondains... Soirée privée... Réussite, mérite... Look... Les mouvements du monde... semer un peu de désordre dans la culture... Etre jeune... House music, raves parties, mouvements parallèles... Contrôler les élans naïfs, dépasser le jeu des apparences... Agressivité de chacun envers tous les autres, à l'exception de ceux qui s'inséraient exactement dans votre archétype... S'éclater... Naturel provoquant... Harmonisation, crédit, législation internationale... Organisation du travail, des loisirs, du crédit, de l'amour... Pouvoir médiatique, intelligentsia parisienne... Existence construite autour d'une profondeur... Une meilleure conjugaison des lois du marché, des techniques de pointe, de la politique culturelle et de la protection sociale ; l'alliance du progrès moderne et de la vieille civilisation... Génération postmoderne... Culte érotique, liturgie fin de siècle... Club d'échanges et de réflexion ouvert sur le milieu intellectuel et le monde de l'entreprise...

... En gros, pour résumer « tout ce qui pourrit le monde » et qui rappelle dans une certaine mesure, le déclin de l'Empire Romain... Mais là, de nos jours, en fait, il s'agit du déclin, de la déliquescence, de la brutalité, de la violence, du non sens et de l'absurdité de notre civilisation dans son ensemble, puisque même la ou les civilisations qui sont sensées s'opposer, notamment par des courants religieux et -ou- révolutionnaires ou idéologiques, sont elles mêmes imprégnées, gagnées par le pourrissement de la civilisation dominante...

Service clientèle, de Benoît Duteurtre

... Un roman bref, de 93 pages (Editions Gallimard septembre 2003), mais qui "en dit long", très long même, sur le *non sens*, sur l'absurdité de notre civilisation occidentalisation devenue un "système"...

"Des caisses d'hypermarché aux péages autoroutiers, des halls d'aéroports aux guichets d'ex-services-publics-privatisés, il fallait continuellement attendre son tour pour retirer la marchandise, embarquer très en retard sur des vols surchargés, franchir très lentement des kilomètres d'embouteillages. Et si, par malheur, votre cas finissait par échapper aux cases prévues automatiquement, alors commençait le cycle beaucoup plus long des vaines réclamations à un personnel dépassé, lui-même, par la logique aveugle de cette organisation. "

... Telle est la "logique du Système"... De ce "Système" auquel j'ai donné dans mon jargon de Yugcib, le vocable de "Soustème" ... Le pire de tous les totalitarismes,

celui de la dérive de l'économie de marché libéralisée qui, après le déclin, le recul et pour finir la chute de l'économie communiste, s'est emparé du monde jusqu'en des lieux en lesquels la civilisation n'avait pas encore pénétré, au cœur des jungles de Bornéo et au delà du Cercle Polaire arctique...

A la page 68 et 69, l'on lit ceci :

"Ainsi l'augmentation de la productivité, la réduction des effectifs, la folie de la production conduisaient-elles à une réintroduction des files d'attente communistes en pays capitalistes ; à moins d'appartenir à la nomenklatura aisée qui peut payer le maximum, déléguer les démarches pénibles, payer la business class ou faire parvenir ses plaintes au sommet de la hiérarchie. L'entreprise avait remplacé le Parti dans sa façon d'agiter une propagande irréaliste (achetez plus, voyagez plus. Profitez de nos conditions) tout en traitant sa clientèle comme un troupeau, obligé de s'adapter aux marges des actionnaires".

... On le voit, on le subit, dans ce "Système" d'économie mondialisée, libérale, de marché, de profit et de valeurs boursières, de consommation de masse au plus bas prix possible, de publicité et d'offres et promos et soldes incessants... C'est une autre forme de totalitarisme que celui du communisme soviétique qui s'est installé sur la planète et qui invalide, rend "caduc" toute démocratie, toute idée ou principe de démocratie... Avec l'illusion "d'une démocratie sur le papier", avec des discours sur la démocratie et les *droits des peuples*, discours et droits qui sont bafoués, ne faisant que « vitrine »...

Le « Grand Argument », celui qui est sans cesse ressorti et qui semble apparemment convaincre beaucoup de gens, notamment ceux qui, sans être vraiment pauvres ne sont pas cependant très riches, consiste en la démonstration fallacieuse du « bien fondé » de ce Système économique axé sur la Croissance, le Développement, l'accès de biens et de services à un toujours plus grand nombre de gens dans le monde qui, il y a encore peu de temps, à peine quelques années, « vivaient comme au Néolithique »...

